

Ce que je crois, je l'écris

Jacques G. Ruelland

Numéro 48, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ruelland, J. G. (1997). Ce que je crois, je l'écris. *Brèves littéraires*, (48), 36–39.

JACQUES G. RUELLAND

Ce que je crois, je l'écris

Pourquoi me suis-je mis à écrire ? Le goût pour les livres, indépendamment de leur contenu, m'avait saisi très jeune. À cette époque, à Liège, on donnait des livres en guise de récompense, à l'école primaire, pour une bonne conduite ou des résultats scolaires méritoires. Lorsqu'un de mes camarades se voyait gratifié d'un tel prix, je le soupçonnais bien de posséder un savoir auquel je n'avais pas accès, mais ma jalousie d'enfant se portait davantage sur la reliure, les illustrations, la facture même du bouquin que sur son contenu. Avant tout, je désirais tenir les livres, les toucher, les sentir, avoir en main les pensées d'un autre.

Pour mes 12 ans, on m'avait offert un *Petit Larousse*. Je l'ai lu entièrement en six mois. Puis je me suis retrouvé dans une école d'imprimerie sans trop savoir pourquoi. Tout en étudiant péniblement les techniques d'impression, je m'initiais aux mystères de l'écriture. Je rêvais à des langues transcrites dans des alphabets étranges, au miracle consistant à transmettre la pensée par l'écriture. Dès l'âge de 16 ans, je songeais à écrire mes « mémoires » : en fait je rédigeai le début de ce que j'appelai un « roman », qui n'était autre qu'un « journal », et que j'intitulai *Juvenilia de 16 ans*. L'expérience était douloureuse; je ne parvenais jamais à traduire les sentiments et les émotions qui se heurtaient dans

mon esprit. J'écrivais jour et nuit et n'avais qu'une hâte : enrichir le plus possible mon vocabulaire afin de mieux transcrire ce que ma muse me soufflait au creux de l'oreille !

Mon professeur de littérature, M. Decamps, qui devait être libre penseur, nous avait donné à lire un court extrait de la « Première Leçon » du *Cours de philosophie positive* d'Auguste Comte. Je voulais écrire comme ce Comte, et surtout posséder le savoir qui lui avait permis d'écrire cette merveille ! Hélas, les sentiments que m'inspirait ce texte n'avaient rien de poétique. Je croyais dur comme fer que science et poésie avaient à tout jamais divorcé et ne pouvaient se réconcilier.

Afin de me persuader de la beauté poétique de la prose, je lisais un roman chaque semaine. Après un bref voyage en Grèce, j'étais décidé : je voulais livrer à mon lecteur imaginaire toute la déchirure que je vivais intérieurement.

J'avais 20 ans en 1968 et je mesurais le temps qu'il me restait à vivre pour réaliser mon rêve : écrire, écrire tout le temps, écrire pour mettre sur papier, réifier en quelque sorte tout ce que je pensais, tout ce que j'éprouvais. D'un côté, la poésie me semblait un moyen limité; je ne me sentais pas une vocation de poète. D'un autre côté, je ne manipulais pas encore assez bien la prose même si, dans l'intervalle, j'avais obtenu plusieurs prix de rédaction. M. Decamps m'avait invité à écrire, dans le journal du collège, les comptes rendus de conférences que des maîtres-imprimeurs prononçaient devant nous. Une de mes dissertations, primée, avait déjà été publiée dans un quotidien, et désormais mes

comptes rendus de conférences paraissaient dans une revue ! J'y voyais un signe. Je voulais écrire. Mais comment faire, sans études classiques ? Sans latin ni grec, je ne pouvais être admis à l'Université de Liège où, d'ailleurs, mes parents ne pourraient jamais m'envoyer faute d'argent.

Il fallait encore m'assumer en tant qu'homme avant de devenir écrivain. Le jour de ma majorité, le 14 août 1969, je vendis mes biens et pris l'avion pour Montréal. Je savais que le Québec me donnerait ce que je cherchais, et il me l'a donné. J'y suis réellement né. J'y ai presque tout oublié de ma jeunesse, de mes angoisses, de mes appréhensions et surtout de mes déceptions.

C'est ainsi qu'en 1975, j'ai commencé à étudier la philosophie à l'Université du Québec à Montréal. Libre désormais, je ne devais plus avoir aucune retenue quant à mes sentiments. Après avoir appris à faire des livres, je devais en écrire.

Je décidai de publier tout ce que j'approfondissais par l'écriture, d'abord timidement, puis de plus en plus ouvertement. Mon premier livre, écrit en collaboration avec Jean-Paul de Lagrave, fut un essai biographique sur Pierre du Calvet (1735-1786). Depuis, dix-huit livres ont suivi ainsi qu'une centaine d'articles, dont le seul sens est de transmettre des messages philosophiques et de me préparer à aborder un jour le genre romanesque ou la poésie. Le travail d'écrivain n'est pas seulement celui de romancier ou de poète; c'est aussi celui de chercheur. Je n'ose pas encore écrire de romans; je préfère parler en toute sécurité de choses réelles et contribuer ainsi à édifier une pensée rationnelle, une

identité culturelle collective. Ce travail d'écriture demande plus qu'un engagement envers moi-même; il exige aussi un engagement social. Je crois sincèrement en l'utilité sociale de tout ce que je fais. D'abord, il est vrai, j'écris pour le plaisir d'écrire, et ensuite, en toute nécessité, pour diffuser mes pensées. Nous, Québécois, avons besoin de réfléchir sur des sujets que les aléas de notre histoire ne nous ont pas toujours permis de sonder. Aucun sujet n'est plus tabou pour moi, aucune recherche vaine. Mon rapport à l'écriture est d'abord un rapport vécu, mais je sais qu'il va un jour se transformer et que je vais entrer de plain-pied dans la fiction et la poésie.

En achevant ce récit, je songe à Jacqueline Déry Mochon. Son image souriante s'impose à mon esprit et ne cesse de m'inspirer. Je sais qu'elle avait depuis longtemps trouvé ce que je cherche encore : le mince fil qui nous conduit aux muses Érato, Polymnie ou Calliope. Mais les sentiments qui nous unissent, notamment la vocation d'éducateur, la passion de l'écriture et la volonté d'atteindre une certaine forme de perfection formelle, garantissent à eux seuls qu'en suivant son exemple de courage et de persévérance, je finirai bien par la rejoindre dans le royaume des lettres.